

Le silence complet se fit

Martin Faucher

Number 158 (1), 2016

Théâtres de rêve

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/81044ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Faucher, M. (2016). Le silence complet se fit. *Jeu*, (158), 41–45.

LE SILENCE COMPLET SE FIT

Martin Faucher

Pratiquer l'art théâtral au Québec relève encore bien souvent de l'exploit et repose d'abord et avant tout sur le désir, voire l'obstination, des artistes eux-mêmes. Dans ce texte de fiction, le metteur en scène, directeur artistique du FTA, imagine ce qu'il en serait si une véritable volonté politique s'en mêlait.

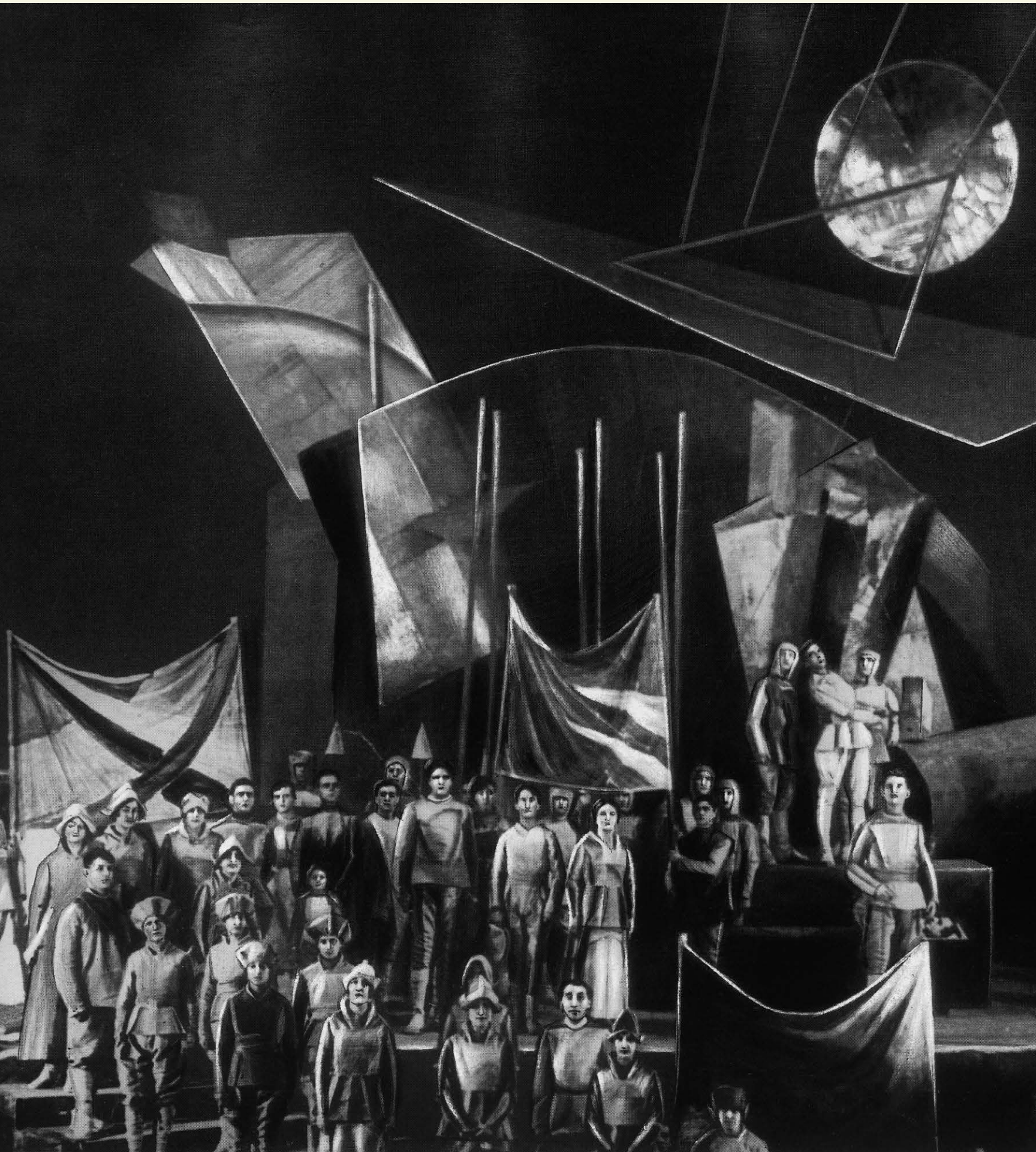
C'était un méchant chaos dans la salle de répétition. Des rires nerveux de comédiens se sachant dans les derniers milles précédant une première hautement attendue se mêlaient à des bribes de répliques criées à la volée par d'autres consciencieux comédiens se réchauffant la voix, à des *cues* de musique stridente que lançait le concepteur musical et à des tests de micro sans fil qu'effectuaient les deux régisseurs de son. « *One-two-one-two-check-check* », le premier mouvement de la *Sonate au clair de lune* de Beethoven joué à l'envers sur un xylophone d'enfant et « Anus de Dieu, Anus de Dieu, montre-nous le chemin qui mène vers ton éternité innervée », voilà, entre autres, ce qui émergeait de cette ruche théâtrale, vibrante jusqu'au déraisonnable.

Malgré le fait que la répétition avait été devancée d'une demi-heure et qu'il n'était que 9 h 30 en ce blanc et glacial samedi matin de décembre, les 27 comédiens étaient tous, ô miracle, arrivés, preuve de leur grand attachement à ce projet fou et délirant, la création d'une pièce inédite de Claude Gauvreau, *L'Antichambre velue du diable*, trouvée par le plus incroyable des hasards dans une voûte du deuxième sous-sol de la bibliothèque Saint-Sulpice lors des récents travaux de rénovation qui ont mené à cette formidable Maison de la littérature, centre mondialement reconnu qui héberge tout ce qui grouille d'écriture au Québec, dont le Centre des auteurs dramatiques et son équipe permanente de 17 personnes, et ses 8 écrivains en résidence logés dans les lumineux studios aménagés dans l'annexe Réjean-Ducharme.

Dans la vaste salle de répétition où la scénographie à la mécanique redoutable était installée depuis deux semaines et ne cessait d'évoluer au fil des jours sous l'œil aguerri du scénographe, de ses deux assistants et des deux accessoiristes, certains comédiens, les plus âgés, pétris d'angoisse à la terrible perspective du fatal trou de mémoire, révisaient les impossibles tirades musicales et complexes que Gauvreau avaient concoctées (vraisemblablement à l'issue de la crise d'Octobre) avec l'aide des deux stagiaires à la mise en scène. D'autres, des finissants des

écoles de théâtre bénéficiant du programme d'intégration au milieu théâtral du ministère de l'Emploi, arpentaient pour la millième fois les nombreux escaliers escarpés et les anfractuosités du décor pivotant en peaufinant, avec l'aide des trois techniciens de plateau et de l'assistant régisseur, un jeu de scène particulièrement casse-gueule. Tous les autres comédiens étaient rassemblés autour de la longue table où trônaient café, thé, tisanes, fruits et viennoiseries, journaux et tablettes électroniques, ainsi que de vieux exemplaires de la revue *Jeu* (celui avec en couverture Debbie Lynch-White posant nue faisait bien rigoler depuis que cette dernière avait été nommée ministre des Arts et de la Culture).

Bien que tous avaient déjà lu les critiques de *Dans la jungle des villes*, méchantes et assassines, surtout pour moi, Félix-Antoine Paré-David, le téméraire metteur en scène de cette production de la pièce de Brecht, dans la traduction audacieuse de Martin Faucher, spectacle réunissant 38 acteurs (dont une bonne vingtaine issus des communautés innue, haïtienne et syrienne), qui avait débuté mardi dernier et dont plusieurs ici présents faisaient partie, chacun préférerait spéculer, la bouche pleine de victuailles sucrées où se mêlait un soupçon de venin, avec une vivacité étourdissante mais à mi-voix, sur l'imminente annonce publique de la nouvelle direction artistique du Théâtre



L'Aube d'Émile Verhaeren, tragédie révolutionnaire adaptée et mise en scène par Meyerhold au Théâtre n°1 de l'URSS en 1920. © Konstantin Rudnitski, *Théâtre russe et soviétique*, Paris, Éditions du Regard, 1988, p. 87.



National André-Brassard et de ses trois salles: la grande salle Serge-Denoncourt de 575 sièges, la salle modulable Jean-Pierre-Ronfard de 350 sièges, ainsi que le *funky* espace Lorraine-Pintal, tout juste inauguré la veille et à la fonction encore floue. Tel que prévu, le mandat de sept ans que monsieur Christian venait de remplir avec bonheur à la barre de cette excitante institution de la rue de Bleury se terminait à la fin d'une saison éblouissante qui avait, entre autres, vu triompher la création de Sarah Berthiaume, *Vomi infini*, à Avignon en juillet puis à la Volksbühne de Berlin en septembre.

Pour effectuer cette nomination artistique, la plus convoitée du pays, le comité de sélection s'était réuni une dernière fois il y a plus d'une semaine déjà et, depuis, les cœurs battaient, les vœux les plus ardents se faisaient secrètement ou alors à voix haute dans les halls des salles de spectacles, dans les restos et les cafés branchés de tout le Québec. L'attente de cette nomination cruciale, non seulement pour le milieu théâtral québécois, mais également pour l'ensemble de la communauté théâtrale mondiale, qui rêvait de venir y présenter ses productions ou, encore mieux, de créer ici même, au sein de cette maison théâtrale unique au monde, devenait tout simplement intenable. Les éditorialistes du *Devoir*, de *La Presse*, du *Journal de Montréal*, du *24 heures*, du *Globe and Mail*, du *Monde*, du *New York Times* et même du *Soleil* de Québec en avaient parlé, chacun y allant de ses pronostics et de ses espérances les plus folles. Les rumeurs couraient à l'effet que, sur la courte liste, ne figuraient plus que cette incroyable metteuse en scène de Cracovie qui avait monté avec génie *La Tétralogie des chiffres* de Carole Fréchette, un tout jeune metteur en scène, scénographe et éclairagiste de Calgary, une véritable *bibitte*, disait-on, et moi, toujours moi, éternel pigiste.

Le soleil entraînait maintenant à fond dans la salle de répétition dont les généreuses fenêtres donnaient de plain-pied sur la rue de

Bleury, permettant aux nombreux passants de jeter un regard curieux et bienveillant à l'intérieur de cet antre de la création québécoise, y reconnaissant avec bonheur les acteurs de théâtre qu'ils aimaient tant voir passer d'un genre à l'autre, allant avec aisance du grand répertoire classique aux écritures les plus déjantées, et ce, tout au long des 15 productions présentées annuellement dans ce riche complexe artistique, dont les trois salles favorisaient une subtilité du jeu de l'acteur aussi bien qu'une intimité d'écoute pour le spectateur, sans renoncer pour autant à offrir tout le spectaculaire et la magie que seule peut susciter la cage scénique.

Imperméable à ce bruyant brouhaha trahissant la nervosité grandissante de l'équipe du Gauvreau, concentrée et gardant un sang-froid exemplaire, l'assistante aux costumes finissait de ranger sur les cintres l'ensemble des robes retouchées la veille par les trois coupeurs, qui avaient travaillé d'arrache-pied dans l'atelier du dernier étage du théâtre jusqu'au début de la nuit, après l'enchaînement catastrophique de la veille. La séance de travail qui avait suivi cet interminable filage de plus de trois heures avait été houleuse, éprouvante par moments mais éclairante. Le *dramaturg*, ce trouble-fête affreusement intelligent, avait âprement échangé avec la conceptrice des costumes, monsieur Christian et moi sur l'inutilité, à son humble avis, de citer le XIX^e siècle dans les robes des femmes, surtout les immenses robes de feutre et de poils, magnifiques mais ô combien encombrantes, de la sanglante scène finale. Des décisions radicales avaient donc été prises, d'où l'énorme travail accompli la veille pour que tout soit fin prêt pour la séance photo qui aurait lieu durant le deuxième filage.

C'est alors que la porte s'ouvrit et que le silence complet se fit. Un silence où se mêlaient inquiétude, déférence et angoisse. Je venais de faire mon entrée. Bien sûr, l'enchaînement qui débiterait bientôt rendait toute l'équipe à fleur de peau, mais



ce genre de silence, immense, profond, ne se produisait que lorsque tout un chacun retenait subitement son souffle, dans l'attente d'une catastrophe naturelle ou dans le dénouement d'une tragédie de Racine ou de Wajdi. Contrairement à mon habitude, j'arrivais avec neuf minutes de retard, moi toujours scrupuleusement ponctuel, et mon allure était à tout le moins inquiétante. Cent paires d'yeux scrutaient mon habillement, mes cheveux, mes yeux, ma bouche. Moi qui suis si soigneux et orgueilleux, je portais les mêmes vêtements que lors de la répétition de la veille et de la réception qui avait marqué l'inauguration de l'espace Lorraine-Pintal, lors de laquelle j'avais trop, beaucoup trop consommé. J'étais, ce matin-là, une véritable bombe à retardement vivante.

Silence. Silence. Silence.

Puis, je décidai pour le bienfait de tous et, surtout, de moi-même, de me délivrer. Des relents d'alcool m'habitaient encore, favorisant une salvatrice désinhibition. Je pris la parole.

«Je ne sais pas si ce sont les unanimes mauvaises critiques de *La Jungle...* qui sont parues ce matin – ah! les tabarnak à Saint-Pierre-Boulangier-Couture, y vont-tu finir par prendre leur retraite un jour pis laisser la place à des plus jeunes?! – et que tout le monde parmi vous a lues – ne le niez pas, ça se voit dans vos faces – ou bien si vous vous demandez au plus creux de vous-mêmes si c'est moi qui va diriger le André-Brassard ou bien, finalement, si j'ai des bonnes idées pour sauver le Gauvreau qui semble se diriger vers un spectaculaire naufrage – non, non, baissez pas encore les yeux, ça aussi, je le vois dans vos faces! – qui cause

ce silence qui rend la salle de répétition plus frette que dehors.»

Silence.

«Première affaire, c'est pas moi qui va diriger le André-Brassard. J'ai eu un appel ce matin de la ministre Lynch-White. Était ben fine pis a m'a expliqué en long pis en large pourquoi c'était pas moi. D'la marde, ses explications! Dans sept ans, j'm'essaierai encore, je serai pas trop vieux pour tenter encore ma chance... ben j'pense pas.

Deuxième affaire, les critiques du Brecht, ben la gang d'épais, y ont rien compris. Encore une fois. Mais c'est pas grave, chuis bien fier de cette production-là, on va probablement encore la jouer quatre ou cinq fois d'ici la fin de la saison, ça fait que ceux qui sont dedans, profitez-en à fond!



Le Théâtre Mariinsky, Saint-Pétersbourg. © John E. Bowlt, *Moscou et Saint-Pétersbourg 1900-1920. Art, vie et culture*, New York, The Vendome Press, 2008, p. 82.

Dernière affaire, j'ai pas une seule bonne idée pour sauver le Gauvreau, j'en ai 10! Là, on fait des raccords avec les finissants; les femmes, on réessaye les costumes, pis on enchaîne, tout le monde, à 13 h 30 tapant. À compter de lundi, on enchaîne pendant les 15 prochains soirs dans la Serge-Denoncourt avec l'équipe de techniciens au grand complet. On va être prêts comme jamais pour la grande première de *L'Antichambre velue du diable* le 22 décembre prochain. Ça va être le plus beau réveillon théâtral que le Québec aura jamais connu, vous pouvez me croire sur parole.»

Silence.

Surgit alors subitement, du plus creux de mon âme, un démesuré mais vital: «Place à la magie! Place aux mystères objectifs! Place à l'amour! Place aux nécessités!»

Le silence se fit à nouveau dans la salle de répétition. La température venait de grimper vertigineusement pour atteindre le point d'ébullition. Puis, un spontané et chaleureux tsunami d'applaudissements venant des personnes présentes, comédiens, techniciens, concepteurs et assistants, déferla sur moi et m'engloutit.

J'étais rassuré: le théâtre pouvait continuer. ●

Ayant complété en 1982 sa formation de comédien au Cégep de Saint-Hyacinthe, **Martin Faucher** fait sa première mise en scène en 1988 avec un collage de l'œuvre de Réjean Ducharme, *À quelle heure on meurt?* Depuis, il a signé plus de 40 mises en scène d'œuvres issues tant du répertoire classique que du répertoire contemporain. Fortement impliqué dans sa communauté, il a présidé le Conseil québécois du théâtre de 2005 à 2009. En 2014, il est devenu codirecteur général et directeur artistique du Festival TransAmériques.